Besson, Jean Errard, Agostino Ramelli, Ambroise Bachot, Joseph Boillot, Ambroise Paré; agrarian reformers like Olivier de Serres, Pierre Belon, Claude Bigottier (France's answer to "Turnip" Townsend), and the collaborators Charles Estienne and Jean Liébault, and many, many more.

Perhaps more significant is Heller's revisionist argument that the French bourgeoisie in the sixteenth century grew rich and politically powerful despite civil war and government mismanagement. As Heller reconstructs French economic history, the general economic distress of the later sixteenth century fell more harshly on the peasants and rural smallholders than on the urban grand bourgeoisie. Indeed, the post-war period sees what he terms a "Bourbon economic restoration" under the guidance of Maximilien de Sully, Henri IV's "minister of everything," that lasted—on-and-off—until the middle of the 1600s. In stark contrast to the views of Braudel and Le Roy Ladurie, Heller's France is a vital and progressive place, and one where the crown is already beginning to play that *dirigeant* role that the French state still thinks of as its special prerogative.

This is a book that works more as social and economic history than as history of science, no matter what the title implies. The sciences it considers are almost entirely technological in nature, and Heller does not seem to consider that military matters might have produced anything of note by way of science or technology. Worse, it is often hard to see how the technological writers he presents had much effect on the French economy.

Nevertheless, it is always exciting to see someone resisting established historical orthodoxies, and Heller has made a fine start. In his final pages Heller accuses the *Annales* school of having "exhausted itself" in the pursuit of an "extreme determinism" that leads to "untenable" conclusions. These are strong words, and, French intellectual culture being what it is, Heller will no doubt be called to account for them many times over. It should be interesting to see where this leads.

BERT HALL, *University of Toronto*

Arlette Jouanna. *La France du XVI^e siècle. 1483-1598*. Paris, Presses Universitaires de France, 1996. Pp. xviii, 688.

Les progrès sensibles de l'historiographie dans les dernières décennies, notamment grâce à l'école des *Annales*, ont paradoxalement rendu plus difficile la construction des grandes synthèses historiques. S'il est permis de traiter longuement de la comptabilité en partie double ou des circuits du transport des grains, dès lors que tout cela compte autant que les "cadavres des rois" (Goubert) au regard de l'histoire, il devient plus malaisé de recueillir et de sélectionner devant l'abondance des études pointues les aspects qui méritent d'être retenus et de déterminer leur place dans la présentation générale d'un siècle. Deux études sur la Renaissance ont brillamment relevé ce défi et

les deux viennent de professeurs de Montpellier, la première de Michel Péronnet et la seconde d'Arlette Jouanna. Ces deux professeurs étaient précédés de leur grande réputation dans des ouvrages spécialisés et Arlette Jouanna avait bien montré ses capacités d'adaptation à divers publics, en transformant sa thèse sur l'idée de race en ouvrage de synthèse sur l'ordre social. Pour apaiser notre culpabilité de n'avoir pas fait paraître de compte rendu de l'ouvrage de Michel Péronnet dans cette rubrique, nous saluerons en passant la qualité, la précision et la nouveauté de son livre, *Le XVI^e siècle, 1492-1620*, qui a connu une édition revue en 1995. Son ouvrage témoigne des mêmes qualités que celui de Jouanna sans occuper le même champ, car il couvre toute l'Europe. Aussi y trouve-t-on un accent mis sur l'essor colonial et sur l'expansion de la "Réformation," mot que l'auteur préfère à "Réforme." Pour introduire ses sujets, il n'avait dédaigné aucun ratelier. Pour la navigation, des précisions techniques qui rendent compréhensibles les changements de destination, pour la religion, des passages d'un colloque d'Érasme qui rendent sensible l'ambiance religieuse en attente d'un nouvel élan.

Cet éclectisme de bon aloi se retrouve élargi dans l'ouvrage d'Arlette Jouanna, nettement plus volumineux même s'il s'en tient à la France. Ses sources sont doubles. D'abord celles de l'époque, qui lui permettent d'apporter du nouveau et qu'elle utilise à bon escient, c'est-à-dire comme exemples qui nous font sentir la perception que les gens du siècle avaient de leur situation. Chroniques, journaux personnels, courrier diplomatique et lettres voisinent les citations de traités de jurisprudence et les réflexions des monarchomaques. Citons un seul exemple: pour rendre pertinente la notion de frontière à cette époque, une anecdote tirée des lettres de Catherine de Médicis se promenant en barque près de la forteresse espagnole de Salses. Ces trouvailles foisonnent tellement qu'on se dit, en lisant de courts passages de ces oeuvres monumentales que sont les correspondances du temps, qu'Arlette Jouanna a tout lu. Et qu'elle a choisi avec soin ces perles, pour qu'elles soient "parlantes." Le tri implique sélection, mais aussi exclusion, et témoigne éloquemment de la vision globale. Ainsi de Montaigne, elle retient l'attaque passionnée, mais fort peu souvent relevée, contre la vénalité des offices et néglige les fameux textes "anthropologiques" sur les Amérindiens. Car les découvertes ne comptent pas pour la France de la même façon que pour la péninsule ibérique et elles méritent bien plutôt leur place dans les pages sur la littérature. Plus que les *Essais*, c'est le petit *Contr'un* de La Boétie, jugé parfois comme un opuscule déclamatoire, qui se voit accorder une analyse pour sa valeur représentative dans les nouveaux courants de la pensée politique. Et la spécialiste de la noblesse qu'est Arlette Jouanna sépare encore le bon grain de l'ivraie et réduit à une portion congrue les querelles pourtant récemment gonflées entre noblesse de robe et noblesse d'épée, ramenées ici à leur juste dimension. Ses autres sources sont savantes, et leur recension tout aussi exhaustive, avec une place reconnue aux analyses de plus en plus nombreuses qui paraissent en anglais, et aussi en italien, et dont la traduction mériterait d'être faite comme elle l'a été pour Natalie Zemon

Davis. Les études importantes sont bien rappelées, et leurs renvois sont disposés de façon fort pratique après les chapitres. À l'occasion, Arlette Jouanna s'efface modestement pour laisser parler un seiziémiste, dont les opinions sont résumées quand elles ont marqué un progrès sensible dans l'appréciation de tel ou tel sujet. Et les efforts d'interprétation les plus récents, parfois encore sous presse, sont mentionnés en même temps que sont évaluées avec empathie les prises de position les plus controversées, si bien que nul n'est ici convoqué pour être écorché.

L'ouvrage est divisé en deux grandes parties égales, séparées justement par le cadavre d'un roi, Henri II, dont la mort modifie cette fois vraiment l'échiquier politique et religieux en ouvrant une crise du pouvoir. Les deux Renaissances, la brillante et l'acharnée, sont traitées à égalité et la première partie est consacrée à brosser un tableau précis de l'espace, des "conditions de l'existence," de la population et de ses groupes, de la "construction monarchique" avec la place des officiers et le rôle des guerres d'Italie, et du renouveau culturel, intellectuel et spirituel. Ce portrait de toute une société est brossé avec une attention particulière au mouvement et les exposés forcément statiques des choses et des gens en place s'animent au bon moment, nous rappelant que nous sommes dans l'histoire et que le vif y saisit toujours le mort. La seconde partie mérite encore plus d'éloges car avec les guerres de religion, où c'est plutôt le mort qui saisit le vif, nous sommes dans le pur mouvement des guerres, si emporté et si constant qu'il risque de lasser ou de rebuter même le seiziémiste le plus patient. Si Arlette Jouanna suit le déroulement des affrontements avec une précision qui ne se dément jamais et sans que soient jamais négligés l'importance des régions et le contexte européen global, elle réussit, et c'est remarquable, à passionner son lecteur en lui offrant dans ce dédale un solide fil d'Ariane et en lui présentant quelques figures comme Michel de l'Hospital, Henri III, Catherine de Médicis, François de La Noue ou le duc d'Alençon dont les destins, ou les attermoissements et les revirements, illustrent parfaitement la dynamique complexe de ces temps troublés. On appréciera que la conclusion n'épouse pas la tonalité fâcheuse mais traditionnelle de l'allégresse ramenée par le Vert-Galant, le siècle se terminant bien au contraire sur la lassitude, la résignation et le ralliement par défaut et non par conviction au roi et à l'absolutisme.

Cet ouvrage remarquable, tant par son exhaustivité que par l'intérêt qu'il maintient, est aussi un outil pédagogique et un instrument de référence précieux, par ses encadrés (impeccables sur les droits régaliens ou les différentes guerres de religion), ses sommaires et ses renvois. Un livre à offrir à ceux qui s'ennuyaient de Michelet mais qui se passionnent en même temps pour Fernand Braudel.

PIERRE-LOUIS VAILLANCOURT, *Université d'Ottawa*